

CHAPITRE LIX

« Seigneur, disait Chilon, maintenant la mer est comme de l'huile d'olive, les flots semblent sommeiller... Partons pour l'Achaïe. Là t'attend la gloire d'un Apollon ; là te seront offerts couronnes et triomphes ; là, les hommes te déifieront, et les dieux te recevront pour leur hôte et leur égal. Tandis qu'ici, Seigneur... »

Il s'arrêta, car sa lèvre inférieure s'était mise à trembler si violemment que ses paroles n'étaient plus que des sons inarticulés.

« Nous partirons après la fin des jeux, repartit Néron. Je sais que certains gens se permettent d'appeler les chrétiens des êtres inoffensifs, *innoxia corpora*. Si je partais, tout le monde le répéterait. Et de quoi donc as-tu peur, vieux champignon moisi ? »

Mais tout en parlant, il fronçait les sourcils, et son regard anxieux scrutait le Grec, comme s'il en attendait de plus amples explications. Il avait été, en effet, terrifié par les paroles de Crispus au point que, rentré au palais, la rage, la honte, et aussi l'épouvante l'avaient empêché de dormir.

Le superstitieux Vestinus, qui écoutait, silencieux, regarda autour de lui et dit d'une voix mystérieuse :

« Seigneur, écoute ce vieillard. Ces chrétiens ont quelque chose d'étrange... Leur divinité leur donne bien une mort légère ; mais elle peut être vindicative. »

Néron répliqua vivement :

« Ce n'est pas moi, c'est Tigellin qui organise les spectacles.

– En effet, c'est moi, s'écria Tigellin, entendant la réponse de César. C'est moi ! Et je me moque de tous les dieux chrétiens. Vestinus, Seigneur, est une vessie gonflée des superstitions et, quant à ce Grec intrépide, il mourrait de peur à la vue d'une poule hérissée pour défendre ses poussins.

– C’est bien, fit Néron, mais désormais tu feras couper la langue aux chrétiens, ou bien tu les feras bâillonner.

– Le feu les bâillonnera, Divin !

– Malheur à moi ! » gémit Chilon.

L’assurance effrontée de Tigellin avait rendu courage à César, qui se mit à rire et dit en désignant le vieux Grec :

« Voyez donc la figure du descendant d’Achille ! »

En effet, Chilon avait piteux aspect. Les rares cheveux qui lui restaient avaient entièrement blanchi, et ses traits étaient empreints d’inquiétude et d’une complète prostration. Par instants, hagard, il semblait divaguer. Il ne répondait plus aux questions, ou bien entraînait dans des accès de rage et devenait alors si impudent que les augustans préféraient le laisser tranquille.

Il fut pris de l’un de ces accès :

« Faites de moi ce que vous voudrez, mais je n’irai plus aux jeux ! » s’écria-t-il désespérément, en faisant claquer ses doigts.

Néron le regarda, puis, tourné vers Tigellin :

« Tu feras en sorte que ce stoïcien soit à mes côtés dans les jardins. Je veux voir sur lui l’effet de nos torches. »

Chilon s’effraya de la menace qui vibrait dans la voix de César.

« Seigneur, dit-il, je ne pourrai rien voir. Je ne vois rien, la nuit. »

César répliqua avec un sinistre sourire :

« La nuit sera claire comme le plein jour. »

Puis il se tourna vers les autres augustans et parla des courses qui devaient clore les jeux.

Pétrone s’approcha de Chilon et lui toucha le bras :

« Ne te l’avais-je pas dit : tu ne tiendras pas jusqu’au bout ? »

L’autre pour toute réponse bégaya :

« Il faut que je m’enivre. »

Et sa main tremblante s’allongea vers un cratère de vin, mais il n’eut point la force de le porter à ses lèvres. Alors, Vestinus lui reprit la coupe et, penchant vers lui un visage où se lisaient la curiosité et l’effroi, il lui demanda :

« Les Furies te poursuivent, dis ? »

Le vieillard le regarda, la bouche bée, comme s’il n’eût pas compris la question et se mit à battre des paupières.

Vestinus redemanda :

« Les Furies te poursuivent ?

– Non, répondit Chilon, mais la nuit est devant moi.

– Comment, la nuit ? Que les dieux aient pitié de toi ! Comment, la nuit ?

– Une nuit atroce, insondable, où quelque chose grouille, s'avance vers moi. Et moi, je ne sais pas, et j'ai peur !

– J'ai toujours été sûr qu'ils étaient sorciers. Vois-tu quelque chose en sommeil ?

– Non, car je ne dors plus. Je ne pensais pas qu'on dût les torturer ainsi.

– Tu en as donc pitié ?

– Pourquoi tant de sang ? Tu as entendu ce que disait cet homme crucifié ? Malheur à nous !

– J'ai entendu, répondit Vestinus en baissant la voix. Mais ce sont des incendiaires.

– Ce n'est pas vrai !

– Des ennemis du genre humain.

– Ce n'est pas vrai !

– Des empoisonneurs de fontaines.

– Ce n'est pas vrai !

– Des égorgeurs d'enfants.

– Ce n'est pas vrai !

– Comment ? fit Vestinus étonné. Tu l'as prétendu toi-même et tu les as livrés à Tigellin.

– Aussi, la nuit m'a enveloppé, et la mort vient vers moi... Parfois il me semble que je suis mort déjà, et vous autres aussi.

– Non ! ce sont eux qui meurent. Nous sommes vivants. Mais, dis-moi, que voient-ils en mourant ?

– Le Christ...

– C'est leur dieu ? Un dieu puissant ? »

Mais Chilon interrogea :

« Quelle espèce de torches va-t-on brûler dans les jardins ? Tu as entendu ce que disait César ?

– J'ai entendu et je sais. Cela s'appelle des *sarmenticii* et des *semaxii*... On les vêtira de la tunique douloureuse enduite de résine, puis on les attachera à des mâts, et on allumera... Pourvu que leur dieu n'envoie pas de nouveaux désastres sur la Ville... Des *semaxii* ! C'est une torture atroce.

– J’aime mieux cela ; il n’y aura pas de sang, repartit Chilon. Dis à un esclave de porter le cratère à mes lèvres. J’ai soif et je répands le vin, car ma main est branlante de vieillesse. »

Les autres s’entretenaient aussi des chrétiens.

Le vieux Domitius Asca les raillait :

« Leur nombre est si grand, disait-il, qu’ils pourraient fomenter une guerre civile, et même on avait peur, vous souvenez-vous ? qu’il leur prît envie de s’armer et de se défendre. Et cependant, ils meurent comme des moutons.

– Qu’ils essaient de faire autrement ! » menaça Tigellin.

Sur quoi Pétrone de dire :

« Vous vous trompez. Ils s’arment.

– De quelle façon ?

– De patience.

– C’est un moyen nouveau.

– En effet. Mais pouvez-vous dire qu’ils meurent comme des criminels ordinaires ? Non ! Ils meurent, eux, comme si les criminels étaient ceux qui les condamnent à la mort, c’est-à-dire nous et tout le peuple romain.

– Du verbiage ! s’écria Tigellin.

– *Hic abdera*¹ ! » riposta Pétrone.

Mais les autres, frappés de la justesse de cette constatation, se regardèrent étonnés et approuvant :

« C’est vrai ! Il y a dans leur mort quelque chose de différent et d’extraordinaire.

– Et moi, je vous dis qu’ils voient leur divinité ! » opina Vestinus.

Quelques augustans se tournèrent vers Chilon.

« Hé ! vieux, toi qui les connais bien, dis-nous ce qu’ils voient. »

Le Grec, en un hoquet, cracha sur sa tunique le vin qu’il venait de boire et répondit :

« La Résurrection !... »

Et de tels soubresauts le secouèrent que ceux qui étaient assis auprès de lui partirent de bruyants éclats de rire.

1. Locution proverbiale qui signifiait : « Voici le roi des imbéciles ! » (N.D.A.)

CHAPITRE LX

Depuis un certain temps, Vinicius passait ses nuits hors de la maison. Pétrone pensait qu'il avait peut-être formé quelque nouveau projet pour faire évader Lygie de la prison Esquiline, mais il se gardait de l'interroger, de peur de frapper de malchance sa tentative. Ce sceptique élégant était, lui aussi, devenu superstitieux, ou plutôt, depuis qu'il avait échoué à faire sortir la jeune fille de la prison Mamertine, il n'avait plus foi en son étoile.

En l'occurrence, il ne comptait pas sur le succès des tentatives de Vinicius. La prison Esquiline, hâtivement aménagée en reliant les caves des maisons démolies pour l'endigement du feu, n'était point aussi affreuse que le vieux Tullianum du Capitole, mais par contre, cent fois plus sévèrement gardée. Pétrone comprenait fort bien qu'on y avait transféré Lygie dans la crainte seule qu'elle mourût de maladie et échappât à l'amphithéâtre. Il ne lui était pas plus difficile de se rendre compte que c'était précisément dans ce but qu'on veillait si bien sur elle.

« Il est certain, songeait-il, que César et Tigellin la réservent pour un spectacle spécial, plus atroce que tous les autres. Et Vinicius se perdra plutôt lui-même que de la sauver. »

Cependant Vinicius, lui aussi, avait abandonné tout espoir de délivrer Lygie par sa propre initiative : Christ seul pouvait encore le faire. Le jeune tribun ne songeait plus qu'aux moyens de la voir dans sa prison.

Depuis quelque temps la pensée que Nazaire était parvenu à entrer dans la prison Mamertine comme porteur de cadavres le harcelait, et il décida d'user du même moyen. Pour une somme importante, le gardien des Fosses Puantes le prit enfin au nombre des porteurs qu'il envoyait chaque nuit chercher les cada-

vres dans les prisons. Le danger d'être reconnu n'était pas très grand. Il en était prémuni par l'obscurité de la nuit, ses vêtements d'esclave et l'éclairage misérable des prisons. Enfin, qui donc eût songé qu'un patricien, fils et petit-fils de consuls, pût se trouver dans une équipe de fossoyeurs exposés aux émanations des prisons et des Fosses Puantes, et s'attelât à une besogne que la plus noire misère ou l'esclavage pouvaient seuls imposer à un homme ?

Quand vint le soir attendu, il se ceignit les reins avec joie et s'enveloppa la tête de linge imbibé d'essence de térébenthine ; puis, le cœur battant, il se rendit avec les autres à l'Esquilin.

La garde prétorienne ne les gênait en rien. D'ailleurs, ils étaient tous munis de *tessera*, que le centurion contrôla à la lueur des lanternes. Un instant après, la grande porte de fer s'ouvrit devant eux et ils entrèrent.

Vinicius vit un large caveau voûté donnant accès dans un grand nombre d'autres caves. De pâles quinquets éclairaient le souterrain, bondé de prisonniers : les uns, étendus le long des murs, dormaient ; peut-être étaient-ils morts ; d'autres faisaient cercle autour d'une auge centrale remplie d'eau et buvaient ; d'aucuns étaient assis par terre, les coudes aux genoux et la tête dans les deux mains. Çà et là, des enfants reposaient, blottis contre leurs mères. On entendait des hoquets de malades, des sanglots, le murmure des prières, des hymnes chantonnées à mi-voix et les blasphèmes des gardiens. Il régnait dans le souterrain une puanteur de cadavres et un chaos indescriptible. Sous les voûtes ténébreuses, s'agitaient de sombres silhouettes ; plus près, sous les lueurs vacillantes, on distinguait des visages blêmes, aux joues caves, aux yeux éteints ou fiévreux, aux lèvres bleuâtres, avec des cheveux agglutinés et des rigoles de sueur sur le front. Dans les coins, des malades déliraient. Des gens demandaient de l'eau ; d'autres suppliaient qu'on les menât à la mort. Et pourtant cette prison était moins horrible que le vieux Tullianum.

Les jambes de Vinicius fléchirent et l'air manqua dans sa poitrine. À la pensée que Lygie se trouvait dans ce lieu de malédiction et de souffrance, ses cheveux se dressèrent et sa gorge se serra. L'amphithéâtre, les crocs des fauves, la croix, tout plutôt que ces effroyables souterrains infectés de puanteur cadavérique,

d'où s'élèvent sans cesse des voix qui supplient : « Conduisez-nous à la mort ! »

Vinicius crispa si fort ses poings que ses ongles lui entrèrent dans les paumes. Il se sentit défaillir. Tout ce qu'il avait éprouvé jusqu'alors, son amour, sa douleur, tout se mua en une seule chose : l'unique soif de mourir.

À ce moment, il entendit la voix du gardien des Fosses Puantes :

« Combien de cadavres aujourd'hui ? »

– Bien une douzaine, répondit le surveillant de la prison ; mais d'ici au matin, il y en aura davantage ; déjà quelques-uns râlent là-bas au pied des murs. »

Et il se mit à récriminer contre les femmes qui cachaient leurs enfants morts, pour les garder plus longtemps auprès d'elles. L'odeur seule faisait trouver les cadavres. C'est pourquoi l'air, vicié déjà, devenait plus méphitique encore.

« Je préférerais, disait l'homme, être esclave dans quelque ergastule de campagne que surveiller ces chiens qui pourrissent tout vivants. »

Le gardien des Fosses le consolait en l'assurant que ce n'était pas encore là la pire des besognes.

Cependant, Vinicius revint à la réalité et se mit à regarder autour de lui. Mais il cherchait en vain Lygie et lui vint à l'esprit qu'il ne la reverrait plus vivante. Il y avait de nombreux caveaux communiquant entre eux par des brèches fraîchement percées, et les fossoyeurs ne pénétraient que dans ceux où il y avait des cadavres à enlever. Il fut donc terrifié en songeant que peut-être ce qui lui avait coûté tant de peines ne lui servirait à rien.

Heureusement le gardien des Fosses vint à son aide :

« Il faut emporter immédiatement les morts, dit-il, car l'épidémie se propage surtout par les cadavres ; sinon, vous mourrez tous, vous et les prisonniers.

– Nous sommes dix pour tous les caveaux, répondit le geôlier, et il faut pourtant que l'on dorme.

– Alors, je vais te laisser quatre de mes hommes : ils feront le tour des caves pour voir s'il s'y trouve des morts.

– Si tu fais cela, je t'offrirai à boire demain. Mais qu'on porte chaque corps au contrôle ; l'ordre est arrivé de leur percer le cou ; et ensuite : à la Fosse !

– C'est entendu, mais on boira un coup », fit le gardien.

Celui-ci désigna quatre hommes, dont Vinicius, et se mit avec les autres à entasser les cadavres sur des brancards.

Vinicius respira. Maintenant au moins, il était certain de retrouver Lygie.

Il commença par explorer minutieusement le premier souterrain. Il plongea ses regards dans tous les recoins où la lumière parvenait à peine ; il examina le visage des dormeurs étendus le long des murs, inspecta les prisonniers les plus malades qu'on avait traînés à l'écart ; mais nulle part il ne put découvrir Lygie. Dans la deuxième et la troisième galerie, ses recherches furent aussi infructueuses.

Cependant, il se faisait tard : les corps étaient enlevés. Les gardiens s'étaient étendus dans les couloirs séparant les caveaux et dormaient ; les enfants, las de pleurer, s'étaient tus ; on ne percevait que le souffle haletant des poitrines oppressées et, çà et là, encore un murmure de prières.

Vinicius pénétra dans un deuxième caveau, plus petit que les précédents, et leva sa lanterne.

Soudain, il tressaillit ; il lui avait semblé apercevoir, sous les barreaux d'un soupirail, la gigantesque silhouette d'Ursus. Il souffla aussitôt son lumignon et s'approcha :

« Est-ce toi, Ursus ? »

Le géant tourna la tête.

« Qui es-tu ? »

– Ne me reconnais-tu pas ? dit le jeune homme.

– Tu as éteint la lumière, comment veux-tu que je te reconnaisse ? »

Mais Vinicius, apercevant Lygie couchée sur un manteau, au pied du mur, vint, sans dire un mot, s'agenouiller auprès d'elle.

Alors Ursus le reconnut et lui dit :

« Béni soit le Christ ! Mais ne l'éveille pas, Seigneur. »

Vinicius, à genoux, la contemplait à travers ses larmes. Malgré l'obscurité, il pouvait distinguer son visage, pâle comme de l'albâtre, et ses épaules amaigries. À cette vue, il ressentit un amour pareil à la plus déchirante douleur, un amour plein de pitié, de vénération et de respect. Il se prosterna, la face contre terre, et posa ses lèvres au bord du manteau sur lequel reposait l'être qui lui était si cher.

Ursus, silencieux, le regarda longtemps ; enfin, le tirant par sa tunique :

« Seigneur, demanda-t-il, comment es-tu entré ? Viens-tu pour la sauver ? »

Vinicius, incapable de maîtriser son émotion, se releva :

« Indique-moi un moyen, dit-il enfin.

– Je croyais que tu l’aurais trouvé, Seigneur. Moi, il ne m’en est venu qu’un à l’idée... »

Il tourna les yeux vers les barreaux ; puis, comme se répondant à lui-même, il dit :

« Oui !... Mais, derrière, il y a des soldats !...

– Cent prétoriens, confirma Vinicius.

– Alors, nous ne passerions pas ?

– Non ! »

Le Lygien se frotta le front et demanda de nouveau :

« Comment es-tu entré ?

– J’ai une *tessera* du gardien des Fosses Puantes... »

Tout à coup il s’interrompit ; une pensée lui était venue :

« Par le supplice du Sauveur ! s’écria-t-il, je resterai ici ; qu’elle prenne ma *tessera*, qu’elle s’enveloppe la tête de ce linge, qu’elle mette mon manteau et qu’elle sorte. Il y a quelques jeunes garçons parmi les esclaves du fossoyeur : les prétoriens ne la reconnaîtront pas et, si elle atteint la maison de Pétrone, elle sera en sûreté. »

Mais le Lygien baissa la tête et dit :

« Elle n’y consentirait pas, elle t’aime. Et puis, elle est malade et ne peut se tenir debout... »

Et il ajouta un instant après :

« Si toi, Seigneur, et le noble Pétrone, n’avez pu la faire sortir de prison, qui donc la sauvera ?

– Christ seul !... »

Ils se turent. Au fond de son cœur simple, le Lygien songeait : « Lui pourrait nous sauver tous ; s’il ne le fait pas, c’est que le moment du supplice et de la mort est venu. » Lui-même consentait à mourir, mais au fond de l’âme, il avait pitié de cette enfant qui avait grandi dans ses bras et qu’il aimait plus que la vie.

Vinicius s’agenouilla de nouveau auprès de Lygie. Par le soupirail grillagé, les rayons de la lune pénétrèrent dans le souterrain

et l'éclairèrent mieux que l'unique lumière qui se consumait au-dessus de la porte.

Soudain, Lygie ouvrit les yeux et posa ses mains brûlantes sur celles de Vinicius.

« Ah ! soupira-t-elle, je savais bien que tu allais venir. »

Il se précipita sur ses mains, se mit à les presser contre son front et contre son cœur, puis il souleva la jeune fille et l'appuya contre sa poitrine.

« Je suis venu, très chère. Que le Christ te prenne sous sa garde, et qu'Il te sauve, ma Lygie bien-aimée !... »

Il ne put en dire davantage, car, dans sa poitrine, son cœur tressaillait d'amour et de chagrin, et il ne voulait point trahir sa douleur devant elle.

« Je suis malade, Marcus, et, sur l'arène ou bien ici, il faut que je meure... J'avais demandé dans mes prières de te voir avant de mourir : tu es venu, le Christ m'a exaucée ! »

Et, comme il ne pouvait encore proférer une parole et l'étreignait seulement contre sa poitrine, elle continua :

« Au Tullianum, je t'ai aperçu par la fenêtre, et je savais que tu viendrais. Aujourd'hui, le Sauveur m'a fait reprendre mes sens et a permis que nous puissions nous dire adieu. Déjà, Marcus, déjà je vais à Lui, mais je t'aime et je t'aimerai toujours. »

Vinicius se domina, étouffa sa douleur et parla d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

« Non, ma bien-aimée, tu ne mourras pas. L'Apôtre m'a ordonné d'avoir foi et m'a promis de prier pour toi. Il a connu le Christ ; Christ, qui l'a aimé, ne lui refusera rien... Si tu devais mourir, Pierre ne m'aurait pas ordonné d'avoir foi. Et il m'a dit : "Aie foi." Non, Lygie ! Christ aura pitié de moi... Il ne veut pas, il ne souffrira pas que tu meures... Je te jure par le nom du Sauveur que Pierre prie pour toi ! »

L'unique lampion suspendu au-dessus de la porte s'était éteint ; mais la lueur de la lune entraînait maintenant à large nappe par le soupirail. Dans le coin opposé, un enfant se plaignit, puis se tut. Du dehors venaient les voix des prétoriens, qui, après la relève, jouaient sous le mur aux scriptæ duodecim.

Après un silence, Lygie répondit :

« Marcus, Christ lui-même s'est écrié : "Mon père, éloignez de moi ce calice d'amertume !" Et pourtant Il l'a bu jusqu'à la lie, et Il est mort sur la croix. Maintenant, des milliers périssent pour Lui ; pourquoi, seule, serais-je épargnée ? Que suis-je donc, Marcus ? Tu as bien entendu Pierre dire que lui aussi mourrait dans les supplices. Que suis-je auprès de lui ? Quand les prétoriens sont venus pour nous chercher, j'ai eu peur de la mort et de la torture, mais maintenant je ne les crains plus. Vois comme elle est épouvantable, cette prison ; et moi, je vais au ciel. Songe qu'ici-bas il y a César, et que là-haut il y a le Sauveur, qui est bon et miséricordieux. Et la mort n'existe pas. Tu m'aimes : songe combien je vais être heureuse. Songe, mon Marcus, que là-haut tu viendras me rejoindre. »

Elle se tut, pour aspirer un peu d'air, puis, saisissant la main de Vinicius, elle l'éleva jusqu'à ses lèvres :

« Marcus !

– Quoi, mon aimée ?

– Il ne faudra pas que tu me pleures. Souviens-toi que tu viendras me retrouver là-haut. Ma vie n'aura pas été longue, mais Dieu m'aura donné ton âme. Et je veux pouvoir dire au Christ que, bien que je sois morte, bien que tu m'aies vu mourir, et bien que tu sois resté dans la désolation, tu n'as pas maudit Sa volonté, et que tu L'aimes immensément. Car tu L'aimeras, n'est-ce pas, et tu accepteras que je meure ?... Autrement, Il nous séparerait... Et moi, je t'aime et je veux être avec toi. »

De nouveau le souffle lui manqua et elle finit d'une voix presque inintelligible :

« Promets-le-moi, Marcus !... »

Vinicius l'étreignit dans ses bras tremblants et répondit :

« Sur ta tête sacrée, je te le promets ! »

Alors, sous la lueur blafarde, il vit rayonner le visage de Lygie. Elle porta encore une fois la main de Vinicius à ses lèvres et murmura :

« Je suis ta femme !... »

Derrière le mur s'élevèrent les voix querelleuses des prétoriens qui jouaient aux *scriptæ duodecim*.

Mais eux avaient oublié la prison, les gardiens, toute la terre, et, confondant leurs âmes pures, ils s'étaient mis à prier.

CHAPITRE LXI

Durant trois jours, trois nuits plutôt, rien ne troubla leur quiétude. Quand les gardiens avaient accompli leur tâche ordinaire, qui consistait à séparer les morts des vivants, harassés de fatigue ils s'étendaient dans les couloirs. Alors, Vinicius se rendait dans le cachot de Lygie et n'en sortait qu'au moment où l'aube pénétrait à travers les barreaux du soupirail. Elle posait sa tête sur la poitrine du jeune tribun et, à voix basse, ils parlaient d'amour et de mort. Tous deux, dans leurs pensées et leurs entretiens, dans leurs désirs et leurs espérances, ils s'éloignaient de plus en plus de la vie. Ils étaient comme des navigateurs qui n'aperçoivent plus la terre laissée derrière eux et s'enfoncent lentement dans l'infini. Tous deux se transformaient peu à peu en anges de douleur, épris l'un de l'autre, épris du Christ, et prêts à s'envoler. Par moments, la souffrance entraînait en coup de vent dans le cœur de Vinicius ; d'autres fois, en lui l'espoir jaillissait comme un éclair, espoir fait d'amour et de foi en la miséricorde du Dieu crucifié ; mais chaque jour, il se détachait davantage de la terre et s'abandonnait à la mort.

Quand, au matin, il quittait la prison, il voyait déjà l'univers, et la ville, et les amis, et toutes les choses de la vie, comme à travers un songe. Tout lui paraissait étranger et lointain, vain et éphémère. Même l'imminence des supplices avait cessé de l'épouvanter : il sentait que l'on pouvait passer au travers du martyre comme absorbé dans la méditation, les yeux fixés ailleurs au loin. Et tous deux se croyaient déjà noyés dans l'éternité. Épanchant leur amour, ils se répétaient combien ils allaient se chérir, et comment ils allaient vivre ensemble, là-bas, par-delà le tombeau. Si parfois leur pensée s'arrêtait aux choses de la terre, ils échan-

geaient les paroles des voyageurs qui, sur le point de partir pour un grand voyage, s'entretiennent des derniers préparatifs. Quant au reste, ils étaient enveloppés dans ce calme qui enveloppe deux stèles solitaires, oubliées dans quelque désert. Leur unique désir était que Christ ne les séparât point. Mais la conviction qu'Il les exaucerait s'affermissant toujours davantage en eux, ils s'étaient mis à L'aimer comme le lien qui allait les unir en l'infini bonheur et la paix infinie. Sur terre, déjà, ils dépouillaient la poussière terrestre. Leur âme se faisait pure ainsi qu'une larme. À la veille de mourir, parmi la misère et la souffrance, sur ce grabat de prison, pour eux le ciel avait commencé. Lygie, déjà sauvée, déjà sanctifiée, prenant Vinicius par la main, le conduisait vers l'éternelle source de vie.

Pétrone était stupéfait de constater sur le visage de Vinicius une quiétude toujours plus grande et un rayonnement qu'il n'y avait jamais vu. Par instants, il pensait que Vinicius avait découvert quelque nouveau moyen de salut, et il s'affectait que cet espoir ne lui fût point révélé.

Enfin, n'y tenant plus, il demanda :

« À présent, tu parais tout changé ; ne fais pas de mystère avec moi, car je veux et je peux être utile : as-tu trouvé quelque chose ?

– Oui, j'ai trouvé, répondit Vinicius, mais tu ne saurais me seconder. Après sa mort, je confesserai ma foi et je la suivrai.

– Tu n'as donc plus d'espoir ?

– Au contraire : Christ me la rendra, et plus jamais nous ne serons séparés. »

Pétrone se mit à marcher le long de l'atrium avec une expression d'impatience et de mécontentement, puis il dit :

« Point n'est besoin pour cela de votre Christ. Notre Thanatos¹ peut vous rendre le même service. »

Vinicius sourit avec tristesse et répondit :

« Non, mon cher. Mais tu ne veux pas comprendre.

– Je ne veux, et je ne peux pas comprendre, répliqua Pétrone. D'ailleurs, ce n'est point l'heure de dissenter, mais te souviens-tu

1. Le génie de la Mort. (N.D.A.)

de ce que tu as dit la nuit où nous avons vainement tenté de la faire évader du Tullianum ? Moi, j'avais perdu tout espoir ; mais toi, tu as dit en rentrant : "Malgré tout, je crois que Christ peut me la rendre !" Qu'il te la rende !... Si je jette une coupe précieuse dans la mer, aucun de nos dieux ne sera capable de me la rendre ; et, si votre dieu n'est pas plus empressé à vous plaire, je ne vois pas pourquoi je le vénérerais au détriment des dieux anciens.

– Aussi me la rendra-t-il », fit Vinicius.

Pétrone haussa les épaules.

« Sais-tu que c'est avec des chrétiens que l'on illumine demain les jardins de César ?

– Demain ? » répéta Vinicius.

Son cœur tressaillait de détresse et d'épouvante devant l'imminence de cette horrible réalité. Il pensa que peut-être la prochaine nuit était la dernière qu'il passerait avec Lygie. Il prit donc congé de Pétrone et se rendit en hâte auprès du gardien des *puticuli*, pour lui demander sa *tessera*. Une déception l'attendait : le gardien refusa de lui donner le jeton.

« Pardonne-moi, Seigneur, dit-il, j'ai fait pour toi ce que j'ai pu ; mais je ne puis risquer ma vie. Cette nuit, on conduira les chrétiens dans les jardins de César. La prison sera pleine de soldats et de fonctionnaires. Si tu étais reconnu, je serais perdu, et mes enfants avec moi. »

Vinicius comprit l'inutilité d'insister. Mais il eut une lueur d'espoir : les soldats qui l'avaient déjà vu auparavant le laisseraient peut-être passer sans *tessera*. La nuit venue, il revêtit, comme à l'ordinaire, une tunique sordide, entoura sa tête d'un linge et se rendit à la prison.

Mais ce jour-là on vérifiait les jetons plus minutieusement encore et, pour comble de malheur, le centurion Scævinius, soldat inflexible et dévoué corps et âme à César, reconnut Vinicius.

Pourtant, dans cette poitrine cuirassée de fer couvrait encore une étincelle de pitié pour l'infortune humaine, car, au lieu de donner l'alerte d'un coup de lance sur son bouclier, il prit Vinicius à part et lui dit :

« Rentre chez toi, Seigneur. Je t'ai reconnu, mais je me tairai pour ne pas te perdre. Je ne puis te laisser entrer : retourne chez toi, et que les dieux t'envoient l'apaisement.

– Si tu ne peux me laisser entrer, demanda Vinicius, permets-moi au moins de rester ici et de voir ceux que l'on va emmener.

– Mes ordres ne s'y opposent pas. »

Vinicius s'installa devant la porte et attendit la sortie des condamnés. Vers minuit enfin la porte s'ouvrit de toute sa largeur pour livrer passage à un torrent d'hommes, de femmes et d'enfants, encadrés par des détachements de prétoriens. La nuit était très claire, une nuit de pleine lune, et l'on pouvait même distinguer les visages des malheureux. Ils s'avançaient deux par deux, en un long et sinistre cortège, au milieu du silence troublé seulement par le cliquetis des armures. À voir leur nombre, on pouvait croire que tous les cachots dussent maintenant être vides.

En queue du cortège, Vinicius reconnut distinctement le médecin Glaucos, mais ni Lygie ni Ursus ne se trouvaient parmi les condamnés.

CHAPITRE LXII

Avant que l'obscurité fût complète, les premières vagues populaires avaient déjà commencé à affluer vers les jardins de César. Ces foules, en habit de fête, couronnées de fleurs, s'en allaient, chantant avec entrain – nombreux étaient ivres – contempler un spectacle nouveau et magnifique. Les cris de « *Semaxii ! Sarmenticii !* » retentissaient sur la Via Tecta, sur le pont Émilien, et, par-delà le Tibre, sur toute la voie Triomphale, aux alentours du cirque de Néron, et jusque là-haut, sur la colline Vaticane. On avait déjà joui à Rome du spectacle de gens brûlés sur des poteaux, mais jamais encore on n'avait vu semblable multitude de condamnés. Résolus à en finir avec les chrétiens et à enrayer l'épidémie qui, des prisons, se propageait dans la ville, César et Tigellin avaient fait le vide dans tous les souterrains, si bien qu'il ne restait plus que quelques dizaines d'individus réservés pour la fin des jeux. Et la foule, après avoir franchi les grilles du jardin, devint muette de stupeur. Les allées principales, celles qui s'enfonçaient dans les fourrés, celles qui longeaient les prairies, les bosquets d'arbres, les étangs, les viviers et les pelouses semées de fleurs, étaient jalonnées de poteaux enduits de résine, auxquels on avait ligoté des chrétiens.

Des lieux élevés, d'où le rideau des arbres n'arrêtait point le regard, on pouvait contempler des rangées entières de poutres et de corps ornés de fleurs, de lierre et de feuilles de myrte. Escaladant les buttes et dégringolant les vallons, elles s'étendaient si loin que les plus rapprochées semblaient des mâts de navires, tandis que les plus lointaines apparaissaient comme hérissées de piques et de lances multicolores.

Leur nombre dépassait tout ce qu'avaient pu attendre les spectateurs. On pouvait croire que toute une nation avait été liée aux

poteaux pour la distraction de Rome et de César. Des groupes s'arrêtaient devant certains mâts, suivant qu'ils s'intéressaient à l'âge ou au sexe de la victime ; ils examinaient les visages, les couronnes, les guirlandes de lierre, puis avançaient toujours en se demandant avec stupéfaction : « Peut-il donc y avoir tant de coupables ? Des enfants, à peine en état de marcher, ont-ils pu incendier Rome ? » Et l'étonnement, peu à peu, faisait place à l'inquiétude.

Cependant l'obscurité tombait et les premières étoiles venaient d'apparaître. Auprès de chaque condamné vinrent se poster des esclaves armés de torches et, dès que le cor eut sonné le commencement du spectacle, ils mirent le feu à la base des poteaux.

Aussitôt la paille imbibée de poix, dissimulée sous les fleurs, flamba d'une flamme claire qui, toujours augmentant, se mit à dérouler les guirlandes de lierre et à lécher les pieds des victimes. Le peuple se tut ; les jardins retentirent d'un gémissement unique et immense, fait de milliers de cris de douleur. Pourtant, quelques victimes, levant les yeux vers le ciel constellé, chantaient à la gloire du Christ. Le peuple écoutait. Mais les cœurs les plus endurcis s'emplirent d'épouvante quand, du haut des petits piquets, des voix déchirantes d'enfants se mirent à appeler : « Maman ! Maman ! » Les gens ivres eux-mêmes furent secoués d'un frisson à la vue de ces petites têtes, de ces visages innocents crispés de douleur ou bien voilés par la fumée qui déjà commençait à suffoquer les victimes. La flamme montait toujours et consumait une à une les guirlandes de lierre et de roses. Les allées principales et les allées latérales s'embrasèrent ; les bouquets d'arbres s'illuminèrent, ainsi que les prairies, et les pelouses émaillées de fleurs ; l'eau des bassins et des étangs, les feuilles frissonnantes se teintèrent de rouge. Et il fit clair comme en plein jour. L'odeur de la chair grillée emplit les jardins ; aussitôt des esclaves jetèrent de la myrrhe et de l'aloès sur les brûle-parfums disposés entre les poteaux. Ça et là, dans la foule, s'élevèrent des cris, cris de pitié autant que d'ivresse joyeuse ; ils croissaient d'instant en instant, à mesure que grandissait le feu, qui maintenant enveloppait les piquets, rampait vers les poitrines, tordait les cheveux de son haleine brûlante, voilait les visages noircis et, enfin, s'élevait plus haut encore, comme pour affirmer la victoire et le triomphe de la force qui l'avait déchaîné.

Dès le commencement du spectacle, César était apparu au milieu du peuple sur un magnifique quadriges de cirque, attelé de quatre coursiers blancs. Il portait un costume de cocher aux couleurs des Verts, son parti et celui de la cour. D'autres chars suivaient, montés par des courtisans aux vêtements splendides, des sénateurs, des prêtres, des bacchantes nues et couronnées de roses, ivres, des amphores aux mains, et s'époumonant en hurlements sauvages ; des musiciens costumés en faunes jouaient de la cithare, du phormynx, du fifre et du cor. D'autres chars portaient les matrones et les vierges romaines, également ivres et demi-nues. De chaque côté des quadriges, des éphèbes agitaient leurs thyrses enrubannés ; d'autres jouaient du tambourin ; d'autres semaient des fleurs sous les pieds des chevaux. Au milieu des fumées et des torches humaines, le cortège s'avancait dans l'allée principale en criant : « Évohé ! » César, ayant à ses côtés Tigellin et Chilon, dont la terreur l'amusait, conduisait ses chevaux au pas, contemplant les corps qui brûlaient et écoutant les acclamations du peuple. Debout sur son haut quadriges doré, dominant les vagues humaines prosternées devant lui, éclairé par les flammes, ceint de la couronne d'or des triomphateurs du cirque, il apparaissait tel un géant dressé au-dessus de la foule. De ses bras monstrueux, tendus sur les rênes, il semblait faire le geste de bénir son peuple. Son visage et ses yeux mi-clos souriaient, et il rayonnait au-dessus des hommes, comme un soleil, ou comme un dieu terrible, superbe et tout-puissant.

Par instants, il s'arrêtait devant une vierge dont le sein commençait à grésiller dans la flamme, ou devant un enfant au visage contracté, puis continuait d'avancer, entraînant derrière lui le cortège ivre et délirant. De temps à autre il saluait le peuple, puis, tirant sur les rênes d'or, il se retournait pour causer à Tigellin. Enfin, parvenu à la grande fontaine, au carrefour de deux allées, il descendit de son quadriges, fit signe à ses compagnons et se mêla à la foule.

Il fut salué par des cris et des applaudissements. Les bacchantes, les nymphes, les sénateurs, les augustans, les prêtres, les faunes, les satyres et les soldats l'entourèrent d'un cercle houleux. Et lui, ayant d'un côté Tigellin, de l'autre Chilon, fit le tour de la fontaine, parmi plusieurs dizaines de torches qui flambaient.

Il s'arrêtait pour faire des remarques sur certaines victimes, ou bien pour se moquer du Grec, dont le visage révélait un immense désespoir.

Enfin ils arrivèrent devant un mât très élevé, orné de myrte et festonné de lierre. Les langues de feu léchaient seulement les genoux de la victime, mais on ne pouvait distinguer son visage, voilé par la fumée des ramilles vertes qui s'enflammaient. Soudain, la brise nocturne balaya la fumée et découvrit la tête d'un vieillard, dont la barbe grise tombait sur la poitrine.

À cette vue, Chilon se roula sur lui-même comme un reptile blessé, et de sa bouche s'échappa un cri plus semblable à un croassement qu'à une voix humaine :

« Glaucos ! Glaucos !... »

En effet, du sommet du poteau enflammé, le médecin Glaucos le regardait.

Il vivait encore. Penchant sa face douloureuse, il contemplait cet homme qui l'avait trahi, lui avait arraché sa femme et ses enfants ; l'avait attiré dans un guet-apens d'assassins et, tout cela lui ayant été pardonné au nom du Christ, venait une fois encore de le livrer aux bourreaux. Jamais aucun homme n'avait fait à son semblable autant de mal. Et voici que maintenant la victime brûlait sur le poteau résineux, tandis que l'assassin était à ses pieds ! Les yeux de Glaucos étaient rivés au visage du Grec. Par moments, la fumée les voilait, mais à chaque souffle de la brise, Chilon voyait de nouveau les prunelles de l'homme dardées sur lui. Il se leva et voulut fuir, mais il ne le put. Il lui semblait que ses jambes étaient de plomb et qu'un bras invisible le clouait devant ce poteau avec une force surhumaine. Et il restait là, pétrifié. Il sentait seulement qu'en lui quelque chose débordait, brisait tout, effaçait tout : César, la cour, la foule, et que seul un vide noir, sans fond, horrible, l'environnait. Il ne voyait plus que les yeux de ce martyr qui le convoquaient devant le juge. L'autre, la tête affaissée de plus en plus, le regardait sans relâche. Tous sentaient qu'entre ces deux hommes se passait quelque chose, et le rire se figea sur les lèvres, car le visage de Chilon était atroce : on eût dit que les langues de feu dévoraient son propre corps. Soudain, il chancela, étendit les bras et cria, d'une voix effroyable et déchirante :

« Glaucos ! au nom du Christ ! Pardonne ! »

Tous se turent : un frisson secoua les assistants et tous les yeux se levèrent vers le poteau.

La tête du martyr remua légèrement et, de la cime du mât, descendit une voix gémissante :

« Je pardonne ! »

Chilon tomba la face contre terre, hurlant comme une bête sauvage, et, des deux mains, entassant de la terre sur sa tête. Soudain les flammes jaillirent, enveloppant la poitrine et le visage de Glaucos, déroulant sur sa tête la couronne de myrte et déroulant les rubans à la tête du mât qui tout entier flamba dans une clarté intense.

Mais Chilon se releva, le visage à tel point transfiguré que les augustans crurent voir devant eux un autre homme. Ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse, son front ridé resplendissait d'extase : ce Grec, l'instant d'avant veule et lâche, semblait maintenant un prêtre inspiré par son dieu et qui allait révéler des vérités redoutables.

« Que lui arrive-t-il ? Il est fou !... » firent des voix.

Lui se tourna vers la foule, leva la main droite et proféra, ou plutôt clama d'une voix perçante, pour être entendu non seulement des augustans, mais de la foule entière :

« Peuple romain, je le jure sur ma mort : ce sont des innocents qui périssent ! L'incendiaire, c'est lui ! »

Et il montra Néron.

Il se fit un silence. Les courtisans demeuraient pétrifiés. Chilon restait immobile, la main frémissante et le doigt tendu vers César. Un désarroi se produisit. En une tourmente de flots soudain déchaînés par la rafale, le peuple se rua vers le vieillard, pour le voir de plus près. Des voix crièrent : « Saisissez-le ! », d'autres : « Malheur à nous ! » Une tempête de sifflets et de hurlements gronda : « Ahénobarbe ! Matricide ! Incendiaire ! » Le tumulte grandissait. Les bacchantes, avec des cris aigus, coururent vers les chars. Soudain, augmentant le désordre, quelques mâts consumés s'effondrèrent dans une pluie d'étincelles. Un remous de la foule entraîna Chilon vers le fond du jardin.

Peu à peu les poteaux consumés commençaient à tomber en travers de la route, emplissant les allées de fumée, d'étincelles, d'odeur de bois brûlé et d'un relent de graisse humaine. Partout

les lumières s'éteignaient. Les jardins s'enténébraient. Le peuple inquiet, sombre et épouvanté, s'écrasait aux portes. La nouvelle de l'événement passait de bouche en bouche, déformée et amplifiée à mesure. D'aucuns prétendaient que César s'était évanoui ; d'autres qu'il était tombé gravement malade, et qu'on l'avait emporté, quasi mort, sur son char. Ça et là s'élevaient des paroles de pitié pour les chrétiens : « Si ce n'est pas eux qui ont brûlé Rome, alors, pourquoi tant de sang, tant de tortures, tant d'injustice ? Les dieux ne vengeront-ils pas la mort de ces innocents, et par quels *piacula* parviendra-t-on à les apaiser ? » On répétait avec insistance les mots : « *innoxia corpora* ». Les femmes s'apitoyaient sur les enfants, dont un si grand nombre avait été jeté aux fauves, et cloué en croix, et brûlé dans ces jardins maudits ! Et cette pitié se traduisait peu à peu par des malédictions contre Tigellin et contre César. Des gens s'arrêtaient soudain et demandaient tout haut : « Quelle est-elle, cette divinité qui leur donne tant de force devant les tortures et devant la mort ? » Et ils rentraient chez eux, songeurs...

Chilon errait à travers les jardins, ne sachant de quel côté diriger ses pas. À présent il sentait de nouveau, vieillard sans ressort et débile, ses forces l'abandonner. Il butait contre des corps à demi consumés, accrochait des tisons qui l'entouraient d'un essaim d'étincelles, et, par moments, s'asseyait et regardait autour de lui avec des yeux hébétés. L'obscurité avait presque entièrement envahi les jardins ; entre les arbres vaguait une lune blafarde qui éclairait d'une pâle lueur les allées, les potences noircies couchées en travers et les masses informes des victimes à demi brûlées. Le vieux Grec croyait reconnaître encore dans la lune les traits de Glaucos et ses yeux fulgurants ; et il fuyait cette lumière. Enfin, il sortit de l'ombre et, mû par une force invincible, il s'achemina vers la fontaine où Glaucos avait rendu l'âme.

Soudain, une main toucha son épaule

Le vieillard se retourna et, à la vue d'un inconnu, il s'écria avec terreur :

« Quoi ? Qui es-tu ?

– Un apôtre, Paul de Tarse.

– Je suis maudit !... Que me veux-tu ? »

L'Apôtre répondit :

« Je veux te sauver. »

Chilon s'appuya contre un arbre. Ses jambes flageolaient et ses bras tombaient au long de son corps.

« Il n'est plus de salut pour moi, fit-il sourdement.

– Ne sais-tu donc pas que Dieu a pardonné au larron sur la croix ? demanda Paul.

– Ignorest-tu donc ce que j'ai fait, moi ?

– J'ai vu ta douleur et je t'ai entendu témoignant de la vérité.

– Oh ! Seigneur !...

– Et si le serviteur du Christ t'a pardonné à l'heure du supplice et de la mort, comment Christ ne te pardonnerait-il pas ? »

Chilon se prit la tête à deux mains, comme s'il se sentait devenir fou ;

« Le pardon ! Pour moi... Le pardon !...

– Notre Dieu est un Dieu de miséricorde, répondit Paul.

– Pour moi ! » gémissait Chilon.

Il se mit à soupirer, comme un homme à bout de forces et impuissant à maîtriser ses souffrances. Et Paul continua :

« Appuie-toi sur mon bras et suis-moi. »

Et il marcha vers le carrefour des allées, guidé par la voix de la fontaine qui, dans la paix nocturne, semblait pleurer sur tous ces corps martyrisés.

« Notre Dieu est un Dieu de miséricorde, répéta l'Apôtre. Si, debout au bord de la mer, tu y jetais des cailloux, parviendrais-tu à combler ce gouffre insondable ? Or, je te le dis, la miséricorde du Christ est semblable à la mer, et les péchés et les fautes des hommes y seront engloutis, comme s'engloutissent les pierres dans le gouffre marin. Et je te dis que la miséricorde du Christ est pareille au ciel qui recouvre les montagnes, les terres et les mers, car partout elle est présente et elle est sans limites. Tu as souffert devant le poteau de Glaucos, et Christ a vu ta souffrance. Tu as dit, sans prendre garde à ce qui demain pourrait en résulter pour toi : "L'incendiaire, c'est lui !" Et le Christ n'a pas oublié tes paroles. Car ton indignité et ton mensonge ont pris fin, et dans ton cœur n'est demeuré qu'un repentir sans bornes... Viens avec moi et écoute : moi aussi, je L'ai haï ; moi aussi, j'ai persécuté Ses élus ! Je ne voulais pas de Lui, je ne croyais pas en Lui, jusqu'au jour où Il m'est apparu et m'a appelé. Et depuis lors, Il est mon

unique amour. Et maintenant, Il t'a envoyé le remords, la terreur et la douleur, pour t'appeler à Lui. Tu l'as haï, mais Lui t'aimait. Tu as livré Ses enfants à la torture, mais Lui veut te pardonner et te sauver. »

La poitrine du malheureux se gonflait de sanglots douloureux qui déchiraient son âme ; mais Paul l'entourait de ses bras, l'accapait, le conquérait, le conduisait comme un soldat conduit un captif. Et un instant après, il reprit :

« Viens avec moi, et je te mènerai vers Lui. Pourquoi suis-je venu auprès de toi ? Parce que Lui m'a commandé de recueillir les âmes au nom de l'amour, et j'accomplis Son ordre. Tu me dis : "Je suis maudit", et je te réponds : "Aie foi en Lui, et tu seras sauvé !" Tu me dis : "Je suis réprouvé", et moi je te réponds : "Il t'aime !" Regarde-moi ! Quand je ne L'aimais point, la haine seule habitait mon cœur ! Et maintenant, Son amour me tient lieu de père et de mère, de richesse et de royauté. En Lui seul est le refuge, Lui seul te comptera ton repentir. Il verra ta misère, et Il ôtera de toi la terreur et t'élèvera vers Lui. »

Disant cela, Paul le conduisit vers la fontaine, dont l'onde argentée étincelait au loin sous la clarté de la lune. Alentour, c'était le calme et la solitude, car ici les esclaves avaient déjà enlevé les poteaux carbonisés et les cadavres des martyrs.

Chilon se jeta à genoux, se cacha la face dans les mains et resta sans mouvement. Paul leva son visage vers les étoiles et pria :

« Seigneur, disait-il, jette les yeux sur cet éprouvé, sur son repentir, ses larmes, son supplice ! Dieu de miséricorde, qui as donné Ton sang pour nos péchés, par Ton supplice, par Ta mort et Ta résurrection, pardonne ! »

Et il se tut ; et longtemps encore, les yeux vers les étoiles, il pria. Mais soudain, à ses pieds, s'éleva un appel gémissant :

« Christ !... Christ !... Absous-moi !... »

Alors Paul s'approcha de la fontaine, puisa de l'eau dans ses deux paumes et revint vers le malheureux agenouillé.

« Chilon ! je te baptise, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint ! Amen ! »

Chilon leva la tête et étendit les mains. De sa douce lueur la lune éclairait sa tête blanche et son blanc visage immobile, comme taillé dans de la pierre. Les instants tombaient un à un

dans la nuit ; des grandes volières des jardins de Domitia parvint jusqu'à eux le chant du coq. Lui, restait à genoux, telle une statue funéraire.

Enfin, il sortit de sa torpeur, se leva et demanda à l'Apôtre :

« Que dois-je faire avant de mourir, Seigneur ? »

Paul se réveilla également de sa méditation sur cette incomparable puissance à laquelle des âmes, même comme celle de ce Grec, ne pouvaient se soustraire, et répondit :

« Aie foi et témoignage de la vérité ! »

Ils se dirigèrent vers la sortie. Aux portes du jardin, l'Apôtre bénit encore une fois le vieillard et ils se quittèrent, car Chilon lui-même l'avait exigé, prévoyant que César et Tigellin le feraient pourchasser.

Il ne se trompait point. En rentrant, il trouva sa maison cernée par des prétoriens, commandés par le centurion Scævinius, qui se saisirent de lui et le conduisirent au Palatin.

César reposait déjà, mais Tigellin attendait. Il salua l'infortuné Grec d'un visage calme, mais sinistre.

« Tu as commis le crime de lèse-majesté, lui dit-il, et tu n'échapperas point au châtement. Cependant, si demain, au milieu de l'amphithéâtre, tu declares que tu étais ivre et que tu divaguais, et que les chrétiens sont bien les incendiaires, ton châtement se bornera aux verges et à l'exil.

– Je ne peux pas, Seigneur », répondit doucement Chilon.

Tigellin s'approcha de lui à pas lents et, d'une voix étouffée, mais terrible, demanda :

« Comment ! Tu ne peux pas, chien de Grec ? Tu n'étais donc pas ivre ? Tu ne comprends donc pas ce qui t'attend ? Regarde par là ! »

Et il lui montra un angle de l'atrium où, dans l'ombre, se tenaient debout, à côté d'un large banc de bois, quatre esclaves thraces ayant des cordes et des pinces dans les mains.

Chilon répéta :

« Je ne peux pas, Seigneur ! »

La rage grondait dans l'âme de Tigellin, mais il se maîtrisa encore.

« Tu as vu comment mouraient les chrétiens ? Tu veux mourir de même ? »

Le vieillard leva sa face pâlie ; un moment, ses lèvres s'agitèrent sans parler, puis il dit :

« Et moi aussi, je crois au Christ... »

Tigellin le considéra avec stupeur ;

« Chien ! Tu es vraiment devenu fou ! »

Et soudain, la fureur qui grondait en son âme éclata. Il bondit sur Chilon, lui saisit la barbe à deux mains, le fit rouler à terre et le piétina en répétant, l'écume aux lèvres :

« Tu rétracteras ! Tu rétracteras !

– Je ne peux pas ! gémit le Grec sous le talon de Tigellin.

– À la torture ! »

Les Thraces saisirent le vieillard, l'étendirent sur le banc, le lièrent avec des cordes et se mirent à broyer de leurs pinces ses tibias décharnés. Mais lui, tandis qu'ils le ligotaient, leur baisait humblement les mains ; puis il ferma les yeux et resta sans mouvement, comme mort.

Pourtant il vivait, et quand Tigellin se pencha vers lui et lui dit une dernière fois : « Tu rétracteras ! », ses lèvres blêmes remuèrent faiblement, exhalant un murmure à peine perceptible :

« Je ne peux pas !... »

Tigellin, la face contractée par la colère, mais en même temps avec un geste d'impuissance, fit interrompre la torture et se mit à marcher par l'atrium. Enfin, une idée nouvelle lui étant venue, il s'arrêta et, se tournant vers les Thraces, dit :

« Qu'on lui arrache la langue ! »

CHAPITRE LXIII

Le drame *Aureolus* était d'ordinaire représenté dans les théâtres ou les amphithéâtres aménagés de façon à pouvoir s'ouvrir, en formant deux scènes distinctes. Mais, après le spectacle des jardins de César, on négligea ces dispositions afin de permettre à tous les assistants de voir la mort de l'esclave crucifié qui, dans le drame, était dévoré par un ours. Au théâtre, le rôle de l'ours était tenu par un acteur cousu dans une fourrure ; mais, cette fois, la représentation devait être « vécue ». C'était une nouvelle invention de Tigellin. Tout d'abord, César avait déclaré qu'il ne viendrait pas ; mais, sur le conseil de son favori, il avait changé d'avis. Tigellin l'avait persuadé qu'après ce qui s'était passé dans les jardins, il devait plus que jamais se montrer en public ; il lui affirma, en même temps, que l'esclave crucifié ne l'insulterait pas, ainsi que l'avait fait Crispus. Le peuple, déjà excédé et las des spectacles sanguinaires, il avait fallu, pour l'attirer, lui promettre de nouvelles largesses, ainsi qu'un souper dans l'amphithéâtre brillamment éclairé.

En effet, vers le soir, le cirque était bondé. Tous les augustans, Tigellin en tête, étaient venus, moins pour le spectacle que pour donner à César un témoignage de leur loyalisme après le dernier incident, et pour s'entretenir de Chilon, dont parlait tout Rome.

On contait à voix basse que César, au retour des jardins, avait été pris d'un accès de fureur et n'avait pu dormir de la nuit ; qu'il avait été saisi de terreur, assailli de visions étranges, et qu'il avait résolu de partir précipitamment pour l'Achaïe. D'autres assuraient, au contraire, qu'il était résolu à se montrer désormais plus implacable encore envers les chrétiens. Il ne manquait pas non plus de poltrons pour craindre que l'accusation jetée par Chilon à

la face de César devant la foule pût avoir les conséquences les plus funestes. Enfin, il s'en trouvait qui, mus par un sentiment de pitié, demandaient à Tigellin de faire cesser la persécution.

« Regardez où cela vous mène, disait Barcus Soranus. Vous vouliez assouvir la vengeance du peuple et le convaincre que le châtiement frappait les vrais coupables ; et vous avez atteint un résultat diamétralement opposé.

– C'est vrai ! ajouta Antistius Verus, tous chuchotent à présent que les chrétiens sont innocents. Si vous appelez cela de l'habileté, alors Chilon avait raison quand il disait que vos cervelles n'empliraient pas le godet d'un gland. »

Tigellin se tourna vers eux :

« On chuchote aussi que ta fille Servilia, Barcus Soranus, et que ta femme, Antistius, ont soustrait leurs esclaves chrétiens à la justice de César.

– Ce n'est pas vrai ! s'écria Barcus, d'une voix inquiète.

– Ce sont vos femmes divorcées qui veulent perdre la mienne : elles la jalourent pour sa vertu », protesta avec non moins d'anxiété Antistius Verus.

Les autres causaient de Chilon.

« Que lui est-il arrivé ? disait Eprius Marcellus. C'est lui-même qui les a livrés à Tigellin. De loqueteux qu'il était, il est devenu riche ; il aurait pu finir ses jours en paix, avoir de belles funérailles et un monument sur sa tombe. Et voici que soudain il a voulu tout perdre et se perdre lui-même ! En vérité, il est devenu fou !

– Il n'est pas devenu fou, il est devenu chrétien, dit Tigellin.

– C'est impossible ! s'écria Vitellius.

– Je vous le disais bien, intervint Vestinus ; supprimez les chrétiens, mais, croyez-moi, ne faites pas la guerre à leur divinité. Il ne faut pas plaisanter avec elle !... Voyez ce qui se passe ! Moi, je n'ai pas brûlé Rome ; et cependant, si César le permettait, j'offrirais immédiatement une hécatombe à leur dieu. Et tous, vous devriez en faire autant, car, je vous le répète, il ne faut pas plaisanter avec lui. Rappelez-vous que je vous l'ai dit.

– Et moi, je vous dirai autre chose, ajouta Pétrone. Tigellin s'est mis à rire quand j'ai affirmé qu'ils s'armaient. Maintenant, je puis vous dire mieux : ils font des conquêtes !

– Comment ? Comment ? s'enquirent plusieurs voix.

– Par Pollux !... Si un homme comme Chilon ne leur a pas résisté, qui donc leur résistera ? Si vous vous figurez qu'après chaque spectacle le nombre des chrétiens n'augmente pas, alors devenez marchands de chaudrons, ou bien allez barbifier les gens, pour mieux vous rendre compte de ce que pense le peuple et de ce qui se passe en ville.

– C'est la pure vérité, par le péplum sacré de Diane ! » s'écria Vestinus.

Barcus se tourna vers Pétrone :

« Où veux-tu en venir ?

– Je finis par où vous avez commencé : assez de sang comme cela. »

Tigellin eut un sourire ironique :

« Eh ! encore un peu...

– Si ta tête ne te suffit pas, tu en as une autre sur ta canne ! » répliqua Pétrone.

La conversation fut interrompue par César qui prit place sur l'estrade en compagnie de Pythagore. Aussitôt commença l'*Aureolus*, auquel on ne prêtait que peu d'attention, toutes les pensées étant occupées par Chilon. Le peuple, blasé sur les tortures et le sang, s'ennuyait aussi, sifflait, poussait des cris impertinents à l'adresse de la cour et réclamait la scène de l'ours, la seule qui l'intéressât. Sans l'espoir de contempler le vieillard condamné, et le désir des cadeaux, le spectacle n'eût point retenu la foule.

Enfin voici le moment attendu. Les servants du cirque apportèrent d'abord une croix de bois, assez basse pour que l'ours, debout sur ses pattes de derrière, pût atteindre la poitrine du supplicé ; ensuite deux hommes amenèrent, ou plutôt traînèrent, sur l'arène Chilon qui, les jambes broyées, ne pouvait marcher. Il fut cloué si vivement sur l'arbre que les augustans ne purent le contempler à leur aise. Seulement quand la croix fut érigée, tous les yeux se tournèrent vers lui. Mais, dans ce vieil homme nu, bien peu de gens pouvaient reconnaître le Chilon de naguère. Après les tortures infligées par Tigellin, sa face n'avait plus une goutte de sang. Sur sa barbe blanche une traînée rouge révélait la langue arrachée. À travers la peau diaphane on pouvait presque distinguer les os. Il semblait plus vieux encore, presque décrépît. Naguère, ses yeux lançaient des regards inquiets et méchants,

son visage reflétait constamment la crainte et l'incertitude ; à présent, il était douloureux, mais aussi doux et aussi paisible que celui d'un homme qui s'éteint. Le souvenir du larron sur la croix, auquel le Christ avait pardonné, lui donnait peut-être confiance. Peut-être disait-il en son âme au Dieu de miséricorde : « Seigneur, j'ai mordu, telle une bête venimeuse ; mais j'ai été misérable, j'ai crevé de faim, les hommes m'ont foulé aux pieds, m'ont battu et m'ont bafoué toute ma vie. J'ai été pauvre, Seigneur, et très malheureux ; et aujourd'hui encore ils m'ont torturé et m'ont mis en croix. Toi, ô Miséricordieux, tu ne me repousseras pas à l'heure de la mort ! » Et la paix semblait descendue, avec le repentir, dans ce cœur ulcéré.

Nul ne riait, car dans ce vieillard crucifié il y avait quelque chose de si doux, il paraissait si précaire, si désarmé, tellement pitoyable en son humilité, que chacun se demandait pourquoi l'on torturait et crucifiait ce moribond. La foule était silencieuse. Parmi les augustans, Vestinus se penchait à droite et à gauche et balbutiait d'une voix effarée :

« Voyez comme ils meurent ! »

Les autres attendaient l'apparition de l'ours, tout en souhaitant du fond de l'âme que le spectacle prît fin au plus vite.

Enfin, l'ours arriva lourdement sur l'arène, balançant sa tête basse, lançant des regards en dessous, comme s'il réfléchissait ou cherchait quelque chose. Ayant aperçu la croix et le corps nu, il s'approcha, se dressa, renifla, et, aussitôt après, retomba sur ses pattes, s'accroupit sous la croix et se mit à grogner, comme si son cœur de bête avait pitié de ce débris humain.

Les esclaves du cirque stimulaient l'ours par leurs cris ; mais le peuple restait muet. Cependant Chilon leva lentement la tête et promena ses regards sur l'assistance. Ses yeux s'arrêtèrent très haut, sur les derniers gradins de l'amphithéâtre. Alors, sa poitrine se mit à se soulever plus vivement et il se produisit une chose plus inattendue encore, qui frappa de stupeur tous les assistants. Son visage s'éclaira d'un sourire, son front se nimba de clarté, ses yeux s'élevèrent au ciel, et, de ses lourdes paupières, lentement, deux larmes descendirent le long de son visage.

Et il mourut.

Soudain, tout en haut, sous le velarium même, une voix mâle, sonore, s'écria :

« Paix aux martyrs ! »

Sur l'amphithéâtre pesait un lourd silence.